



CHRONIQUES D'UNE
SORCIÈRE
D'AUJOURD'HUI
3. Kembele

Angèle Delaunois

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

PROLOGUE

«Isa, qu'est-ce qu'on fout ici?»

Ça faisait déjà trois fois que Max me posait la même question en bourrant de coups de poing le chandail qui lui servait d'oreiller. Je n'avais rien d'intelligent à lui répondre. Il faut dire que notre situation était tellement bizarre qu'il avait bien raison de ronchonner.

On se serait crus retournés un an en arrière, coincés dans notre petite tente, sur nos matelas inconfortables. Sauf que là, on n'était plus du tout en Bretagne à la recherche des lutins, des fées ou même des revenants. On était à dix mille kilomètres de chez nous, au Kenya, en plein cœur de la vallée du Rift, en train de grelotter, le 6 juillet très exactement, à quelques kilomètres seulement de l'équateur. C'était complètement surréaliste!

Sur le double toit de la tente, on entendait les rafales de pluie s'écraser en paquets rageurs. On avait enfilé les uns par-dessus les autres tous les vêtements secs qu'on avait pu trouver dans nos sacs, mais c'était nettement insuffisant, vu qu'on s'était préparés à des températures torrides qui n'avaient rien à voir avec les quinze degrés frileux

et humides de ce haut plateau africain. J'avais trois t-shirts en pelures successives, un jean épais, des chaussettes, mon seul coupe-vent et je m'étais emmitouflée dans mon sac de couchage. Max avait fait à peu près la même chose et il s'était coiffé d'une casquette.

Par l'ouverture mal fermée de la tente, on apercevait le petit feu de brousse de Kembele, à deux mètres de nous à peine. Le jeune homme était installé près des flammes, assis sur l'espèce de mini-tabouret qu'il trimballait partout, sa haute lance de Morane tenue à deux mains devant lui. Sa couverture à carreaux rouges et bleus le recouvrait en entier. L'eau glissait dessus en rigoles brillantes. Impossible de savoir s'il dormait ou s'il veillait. Il était parfaitement immobile. Une énigme sur deux jambes !

Pour couronner le tout, on entendait à intervalles réguliers les ricanements de deux hyènes qui avaient décidé de nous ajouter à leur menu, mais qui étaient tenues en respect par le feu. On se sentait vraiment loin de notre mère et de notre grand-mère, même si c'était à cause d'elles qu'on était là à se geler, immensément insignifiants dans le grand jardin d'éden de l'Afrique, nos petites existences fragiles confiées à un parfait inconnu, un jeune guerrier masai avec qui on n'avait pas

échangé dix phrases depuis qu'on avait quitté Nairobi, deux jours plus tôt.

Il avait bien raison, Big Max. Qu'est-ce qu'on était venus faire là? Une seule réponse justifiait toute cette situation calamiteuse: on cherchait Théo Dubois, notre grand-père disparu depuis huit ans, qui venait tout juste de remonter de l'oubli.



Après le départ en catastrophe d'Alicia, Max s'était complètement replié sur lui-même. Super sérieux au collège, il ne foxait plus aucun cours et il s'était même inscrit à l'école de papa pour donner des cours de rattrapage aux jeunes désespérés qui en avaient besoin. En maths, bien sûr. Jacinthe, notre maman poule préférée, n'en pouvait plus de se faire du souci en regardant son grand fils traîner son lourd chagrin d'amour et s'entêter à se taire à longueur de journée et de nuit. Papa, toujours un peu nébuleux sur les bords, était complètement à côté de la plaque et se réjouissait de l'assiduité de son fils en se frottant les mains à la perspective des notes fabuleuses qu'il allait récolter en fin d'année. Moi, j'attendais. Je me

doutais bien que mon frérot allait exploser à un moment ou à un autre. J'étais là! Et je l'entourais de mille petites attentions pour lui prouver qu'il n'était pas tout seul.

En ce qui me concernait, côté école, je flirtais avec la catastrophe. Pas brillant du tout. Il faut dire que des circonstances aggravantes m'affectaient. Mes affrontements répétés avec le professeur Roberge avaient anéanti une partie de mon énergie et, même si je ne rôdais plus dans les allées du cimetière Notre-Dame-des-Neiges, je ressentais une pesanteur douloureuse du côté de ce qu'on pourrait appeler mon âme. J'étais retournée une seule fois dans le champ de mort pour m'apercevoir que l'entité qui s'était un jour appelée Claude Roberge hantait toujours les sentiers fleuris du plus beau cimetière du monde. Une tristesse dont je ne pouvais me débarrasser me poursuivait. Elle avait deux visages : celui de Grégoria, la petite cantatrice à la voix d'or éteinte à jamais, et celui de la belle Alicia, la danseuse de rêve que mon frère avait aimée et dont le souvenir se délitait dans la distance.

Bref, les résultats de ma première année de collège étaient plus qu'ordinaires. Inutile d'épiloguer là-dessus. Pour le moment, je ne voulais plus rien savoir de ce qui n'était pas dans l'ordre

«normal» et très quotidien des choses. J'avais besoin de récupérer.

On avait organisé notre emploi du temps pour les mois d'été qui approchaient à grands pas. Sans grand enthousiasme, Max avait pris un temps plein à son café Starbucks, et moi, j'avais été embauchée comme monitrice dans un camp de jour, à la maison de la culture, juste à côté de la maison.

Pour nous, pas de voyage au long cours à l'horizon. Nos parents avaient planifié une escapade en amoureux à la mer, sur la côte américaine. J'espérais tout de même passer une semaine ou deux au chalet de ma grand-mère, dans les Cantons de l'Est, avant de reprendre le collier en septembre.

On nageait donc dans une morosité opaque, à deux doigts de l'ennui, lorsque le téléphone fit voler en éclats notre précaire tranquillité par un beau samedi matin, alors qu'on était tous en train de déguster les crêpes au sirop d'érable de notre paternel.

Maman a décroché. Tout de suite, sa voix a monté d'un cran.

— Maman, maman, calme-toi! Qu'est-ce qui t'arrive?... Répète un peu ce que tu viens de dire... Je suis pas sûre d'avoir bien compris... C'est pas possible! Tu dois te tromper... Non? Ne t'énerve pas comme ça! Oui, oui, saute dans ta

voiture et viens tout de suite... On t'attend! Sois prudente!

Elle s'est ensuite effondrée sur une chaise en sanglotant, le visage blanc comme un drap. Papa a laissé tomber sa poêle à crêpes et on s'est précipités tous les trois vers elle.

— Jacinthe, qu'est-ce qui se passe?

— C'est maman!

— On a bien compris... mais parle, pour l'amour du ciel! Qu'est-ce qu'elle a?

— Elle vient de recevoir des nouvelles de papa... de Théo.

— Hein! T'es sûre? C'est pas une mauvaise blague?

— Non... Elle vient de recevoir une lettre postée la semaine dernière de Nairobi, au Kenya.

On s'est tous regardés en n'osant pas y croire. Maman s'était transformée en fontaine. On était sciés à la base. Big Max s'est permis un petit sifflotement qui en disait long. Il y avait de quoi!

Pour la petite histoire, le père de maman, mon grand-père Théodore Dubois, était un photographe animalier de réputation internationale, spécialiste des félins et des bestioles de tous poils et de toutes latitudes. Il travaillait pour la plupart des grandes agences de photos de la planète et partait en safari plusieurs fois par an afin de récolter

des clichés sensationnels que tous les magazines s'arrachaient. Entre deux voyages au long cours, il coulait des jours paisibles dans sa maison sous les arbres des Cantons de l'Est, avec celle que nous appelions avec amour Mamicha, notre grand-mère Macha. Théo profitait de ces espaces de paix dans sa vie trépidante pour bichonner sa photothèque qui comptait plus de cinq cent mille diapos très spéciales.

Un beau jour, Théo avait mystérieusement disparu dans la savane africaine. Il n'avait pas donné signe de vie depuis plus de huit ans et tout le monde le considérait comme mort. Tout le monde, sauf Mamicha qui avait toujours clamé haut et fort que son Théo vivait quelque part, qu'il ne pouvait pas nous donner de nouvelles pour une raison inconnue, mais qu'il allait revenir un jour. Sa boîte aux lettres venait de lui donner raison.

Max et moi, on venait de fêter nos dix ans lorsque papi Théo s'était évaporé dans la nature. Je gardais le souvenir d'un grand bonhomme presque maigre, un peu voûté, et assez distant avec les enfants qu'on était, comme s'il ne savait pas par quel abattis nous prendre. Il avait les cheveux poivre et sel, assez longs pour un homme de son âge, et une épaisse moustache qui barrait son visage sur toute sa largeur. Dès qu'il souriait,

des rides profondes encadraient sa bouche et mettaient ses yeux entre parenthèses. Maman le vénérât presque comme un dieu. Quant à Mamicha, c'était l'amour de sa vie, son homme, son alter ego, son âme sœur. Et il le lui rendait bien. Dès qu'ils se regardaient, l'air se chargeait de complicité amoureuse. Un dimanche, je les avais surpris en train de s'embrasser fougueusement dans la cuisine et, du haut de mes dix ans, j'avais trouvé ça vraiment écœurant. Au moment de sa disparition, on s'était tous demandés comment Mamicha allait pouvoir continuer à respirer sans lui. Elle avait accusé le coup mais, en quelques semaines, sa tignasse rousse de sorcière irlandaise s'était chamarrée de fils blancs. Cependant, ma grand-mère n'est pas ce qu'on pourrait appeler une petite nature, et la certitude qui l'habitait lui avait permis de passer toutes ces années grises à attendre son amour, sans s'éteindre complètement.

Mamicha mit moins de deux heures pour faire le trajet de North Hatley à Montréal. Lorsqu'elle arriva, échevelée et tellement énervée qu'elle avait oublié d'enlever ses pantoufles, elle se précipita en pleurant dans les bras de Jacinthe. Max et Pierre ont échangé un petit sourire narquois. Je les ai fusillés du regard. C'était vraiment pas le moment de faire de l'ironie. Le duo de pleureuses a fini par

se calmer et Mamicha a sorti de son sac la fameuse missive. Jacinthe a doucement tiré le papier de son enveloppe et l'a embrassé. Elle l'a lu en silence avant de le tendre à papa qui nous l'a ensuite passé. J'ai senti tout de suite que quelque chose n'allait pas dans cette feuille arrachée à un calepin, écrite à la va-vite au crayon.

Environs de Maralal, 5 mai 2003

Macha,

Je prends le risque de t'écrire quelques lignes. Ne te fais pas de soucis à cause de mon absence prolongée. Je suis actuellement retenu en pays samburu, au nord du Masai Mara où mon guide kikuyu m'avait signalé une famille de lions blancs. Comme tu le sais, le climat politique est instable dans ce pays et des rebelles au gouvernement en place occupent la région. Pour le moment, il m'est impossible de rejoindre une grande ville et mon guide est reparti vers Nairobi. Toutes les communications sont coupées.

J'ai essayé de m'enfuir la nuit dernière mais, sans guide, sans boussole, sans arme et sans carte, je me suis vite égaré, sans compter qu'il n'est pas très prudent de se balader dans une savane peuplée de prédateurs animaux et humains. J'ai vite été repris par les guerriers samburus de ce petit village où l'on me garde pour que je ne sais quelle raison. Je ne suis pas maltraité. On m'a installé dans une case où l'on m'apporte à manger deux fois par jour.

Si on te demande une rançon, ne paie pas ! La situation est tellement chaotique en ce moment que tu ne pourras jamais avoir la garantie que cet argent servira réellement à ma libération.

Je vais confier ce mot à une personne de confiance, dès que j'en trouverai une. Tout cela n'est que provisoire et je suis confus, ma douce, de te causer tant d'inquiétude.

Ne doute pas de mon amour et de mon impatience à te rejoindre.

À toi seule et toujours.

Théo

Après la lecture de cette lettre, le silence était à couper au couteau dans le salon. On n'osait rien dire, on n'osait pas sourire. L'espoir que je pouvais lire dans les yeux de Mamicha me faisait mal, car cette missive qui arrivait tout droit du passé soulevait bien plus de questions qu'elle n'en résolvait.

Max avait ramassé l'enveloppe et la scrutait avec attention. Le cachet de la poste était à moitié effacé mais la date d'oblitération était lisible : 27 mai 2011, c'est-à-dire pas plus tard que la semaine passée. Pour une lettre qui avait été écrite le 5 mai 2003, elle avait pris le chemin des escargots pour nous parvenir. En haut à gauche de l'enveloppe, on pouvait lire un en-tête : Église anglicane St. Michael de Nairobi. L'adresse de Mamicha avait été écrite à

l'encre violette d'une écriture bien différente de celle de mon grand-père. Cela voulait dire que Théo avait trouvé la personne de confiance qu'il espérait et qu'il avait pu lui remettre sa lettre en cachette. Mais pourquoi celle-ci avait-elle mis tant de temps à nous rejoindre ?

Papa s'est éclairci la gorge. Il marchait sur des œufs.

— Qu'est-ce que vous pensez de tout ça, Macha ?

— C'est évident, non ? Mon Théo est retenu quelque part contre son gré dans une tribu sauvage. J'ai toujours dit qu'il était vivant. Et personne ne voulait me croire. Vous le premier !

— Ça n'a rien d'évident, voyons ! Cette lettre a été écrite il y a huit ans. Elle ne prouve en rien que votre mari est encore dans cette région.

— Alors, explique-nous, Pierre, pourquoi elle aurait été postée ? répliqua maman. Si Théo n'est plus de ce monde, il n'y avait vraiment aucune raison d'envoyer ce message ainsi... sans aucune autre explication. Ce n'est pas logique ! Et pas humain !

Max a foncé dans sa chambre et est redescendu avec son ordi. En deux clics, il s'est branché sur une carte du Kenya. On s'est tous massés derrière lui.

— À vue de nez, le Maralal dont parle Théo semble être un petit bled à trois cents kilomètres

environ de Nairobi, la capitale. C'est dans le nord du Kenya, pas très loin du lac Turkana, claironnait-il.

— Tout à fait, renchérit Mamicha. Ce n'était pas la première fois que Théo allait dans ce coin-là.

— Et comment il faisait pour se rendre là-bas ?

— Si je me souviens bien, il y allait toujours avec un guide, en jeep. Les routes goudronnées sont plutôt rares dans ce pays, mais il y a des pistes carrossables.

— Pas très sûres, si j'en juge par l'allusion de Théo aux rebelles et au climat politique instable... murmura papa.

— Mamicha, est-ce que tu sais comment s'appelait le guide en question ? demandai-je.

— Et la jeep, il devait bien la louer quelque part, renchérit Big Max. Et pour les sous, il devait aller en retirer à une banque quelconque... Ou à un guichet... Ou encore changer des chèques de voyage... Et quand il arrivait à Nairobi, il logeait bien quelque part... Dans un hôtel ou une chambre d'hôte... Il doit sûrement y avoir des traces de toutes ses transactions dans ses papiers... T'as gardé tout ça, Mamicha ?

— Mais bien sûr, qu'est-ce que tu crois ? Je n'ai rien jeté. On devrait être capables d'en savoir un peu plus en épluchant les relevés bancaires de Théo.

— Une minute! Ne nous emballons pas, reprit papa en haussant un peu le ton. Macha, vous savez bien qu'une enquête a été faite après la disparition de Théo et qu'on a déjà fait ce genre d'exercice... et on n'a rien trouvé de probant.

— Peut-être, répliqua maman en s'énervant. Mais à ce moment-là, on n'avait aucune piste, on ne savait pas du tout ce qui s'était passé. Aujourd'hui, on a cette lettre, avec une enveloppe à l'en-tête d'une église anglicane de Nairobi. Et on sait que papa a été retenu quelque part chez les Samburus. C'est tout de même un énorme progrès.

— Mais ça ne prouve rien du tout, Jacinthe! Réfléchis un peu, voyons!

— Je comprends ta prudence, Pierre, mais arrête de vouloir nous décourager à tout prix.

Papa avait encore bien des objections à formuler, mais il préféra se taire avec prudence. Ce fut Max qui posa la question qui allait tout déclencher.

— Et maintenant, on fait quoi Mamicha?

— Je crois qu'il faut tout reprendre depuis le début. Je vais regarder à la loupe toutes les pape-rasses de Théo. Et je vais essayer de rejoindre cette église anglicane, de parler à la personne qui a posté la lettre. Et le guide, il y a sûrement moyen de retrouver son nom et l'endroit où il vit, peut-être même de communiquer avec lui. Mais j'ai

l'intuition que ça ne sera pas suffisant. Je pense que je vais devoir aller là-bas.

— Voyons maman! s'étouffa Jacinthe.

— Macha! Soyez raisonnable! Vous ne pensez pas qu'il faudrait d'abord alerter la police, ou l'ambassade?

— On l'a déjà fait il y a huit ans et on a vu le résultat, cria ma grand-mère très énervée. Je n'ai pas confiance.

— Mamicha, tu peux pas y aller toute seule, c'est bien trop dangereux, murmurai-je.

Ma grand-mère a plongé ses beaux yeux verts dans les miens. J'ai capté son message. Si quelqu'un était capable de retrouver notre Théo, contre vents et marées, c'était moi... parce que je pouvais voir et comprendre ce qui était interdit aux autres. Elle en était convaincue. Je lui ai souri. Bien sûr que j'irais avec elle au Kenya. Restait maintenant à en persuader les parents et... Max, qui venait tout juste de capter notre communication muette et l'avait comprise au quart de tour.

— Hé! Une minute vous deux! Si Isabelle part avec toi, Mamicha, je viens aussi. On peut pas vous envoyer toutes les deux dans la brousse, sans garde du corps.

Rouge de colère, papa explosa.

— On va prendre les choses une par une, si vous le voulez bien. Cette idée d'aller au Kenya et d'emmener les jumeaux est ridicule, tant que vous n'en saurez pas plus, Macha. Je refuse de mettre mes enfants en danger à cause d'une de vos lubies.

— Pierre, tu te rends compte de ce que tu dis, s'étrangla maman. C'est peut-être notre seule chance de retrouver mon père.

On était au bord de la scène de ménage, événement rarissime chez nous. J'ai essayé de calmer les esprits, après un infime clin d'œil à ma grand-mère.

— Papa a raison, Mamicha. On va essayer d'en savoir un peu plus avant de prendre une décision. Et on peut pas partir tout de suite puisque notre année scolaire n'est pas terminée. Max a pas trop de souci à se faire de ce côté-là, mais moi, faut que je rame encore un peu si je veux passer au travers. On a attendu des nouvelles de Théo pendant huit ans. On peut sûrement patienter encore quelques semaines, le temps de mettre toutes les chances de notre côté, non ?

C'était l'évidence ! Un ange passa.

— Ouais, grogna Max. Et puis, y a sûrement des paperasses à faire, des visas, des vaccins, plein

de démarches débilés. On peut vraiment pas partir tout de suite, Mamicha...

Le jour où la diplomatie avait été inventée, mon frangin n'était sûrement pas dans les parages. Sa dernière intervention était vraiment inutile puisqu'on était déjà convaincus qu'on allait partir. Papa lui lança un regard meurtrier et nous tourna le dos pour aller s'enfermer dans son bureau du sous-sol en claquant la porte. Maman et Mamicha se retranchèrent dans la cuisine pour préparer une salade. Max remonta dans son antre pour imprimer un dossier complet sur le Kenya. Je restai seule avec la lettre de Théo et l'énigme qu'elle représentait. Son écriture pressée faisait vibrer les forces occultes qui sommeillaient en moi. Quelque part, Théo nous attendait. Une certitude irrationnelle me confirmait qu'il était vivant.



Deux heures du matin. Je ne parvenais pas à trouver le sommeil. J'avais peur de plonger mais j'ai fini par me décider. Lentement, j'ai fait le vide en moi. Je me suis mise en mode de réceptivité intense et je me suis branchée sur Théo. *Rien*. Je l'ai appelé de toutes mes forces, en utilisant cette voix intérieure que je savais irrésistible. *Rien*.

C'était étrange! Je suis alors partie à sa recherche.
Je suis dans un lieu inconnu. Je sens l'odeur de la terre mouillée. Je ne vois rien mais j'entends le chant d'un coq, des meuglements de bétail, des cris d'enfants, des paroles incompréhensibles. Devant moi, il y a une masse blanche, épaisse, infranchissable, une sorte de mur opaque où je ne peux pas m'aventurer. Derrière ce mur, c'est... LE VIDE!

Ce vide était dangereux. Je pouvais m'y perdre. Je n'avais pas assez de pouvoirs pour le traverser. Quelque chose ou quelqu'un m'empêchait d'aller plus loin.